

Dans 1984, Orwell décrit le totalitarisme
comme un certain rapport à la mémoire.
Smith, le héros du roman, travaille à la commission des archives
qui appartient au ministère de la Vérité.

Son travail consiste à réécrire des articles de journaux et des documents pour rendre le passé conforme à la ligne politique actuelle du parti ou l'accorder aux diverses « vaporisation » intervenues entre temps. Mais s'agit-il vraiment de transformer le passé ? En fait, Smith pense qu'il falsifie les traces actuelles du passé, le support matériel d'informations censées se rapporter au passé. Mais le passé lui-même, le passé en soi, est intouchable. Ce qui fait la transition entre le passé absolu, (par définition intangible, englouti à jamais), et les traces matérielles qu'il a laissées, son enregistrement physique manipulable et déformable à volonté par le parti c'est le souvenir humain, la mémoire de ce que les hommes ont vu de leurs yeux et entendu par leurs oreilles. Il est beaucoup plus difficile au parti d'agir sur la mémoire que sur les archives et les registres. Sur du papier ou sur un bande magnétique on efface et on réécrit. Plus la mémoire et la perception sont médiatisées plus elles tombent sous le contrôle du parti. L'homme est victime du totalitarisme quand il accorde plus de créance aux statistiques sur la qualité des chaussures qu'à la douleur qu'il ressent aux pieds. Que l'on cesse de se fier à sa propre mémoire, à ses propres perceptions et le totalitarisme a gagné.

Pourquoi la mémoire est-elle un enjeu politique fondamental ? Parce qu'elle est impliquée dans tout acte de critique et de jugement en donnant le point d'appui nécessaire à la comparaison et la distance indispensable à l'exercice de l'évaluation. Grâce à la mémoire nous n'adhérons pas complètement à la situation actuelle. D'autre part, la mémoire fonde l'identité des individus et des groupes sociaux. Si le parti contrôle le passé il contrôle également l'identité des êtres et aucune autonomie ne peut plus venir s'opposer à sa toute-puissance. Dans le roman d'Orwell, la révolte politique de Winston Smith se fait parallèlement à un travail d'anamnèse, le héros cherche à faire réémerger les souvenirs enfouis dans sa mémoire, de vieilles chansons, des odeurs oubliées, l'image de sa mère. De nombreux mouvements sociaux et nationaux illustrent abondamment ce thème dans l'actualité de ces trente dernières années.

Mais venons-en au fait : en quoi l'informatisation de la société nous rapproche-t-elle de 1984 ? Nous ne pouvons absolument pas dire que nous vivons dans une société à tendance totalitaire parce qu'informatisée, ni établir la moindre équation de ce genre : ordinateur ; Big Brother. Non, mais le roman d'Orwell questionne la transformation presque insensible que le développement de l'informatique fait subir à la notion de mémoire.

On commence par appeler « mémoire » d'un ordinateur ce qui n'est qu'un appareil d'enregistrement et de restitution de supports d'information. On en vient ensuite à considérer que la mémoire humaine n'est qu'un appareil d'enregistrement et de restitution alors que celle-ci met en jeu l'apprentissage, la pensée, l'imagination, l'interprétation, etc. C'est-à-dire un ensemble extrêmement complexe de processus cognitifs et affectifs.

Ce qu'on appelle mémoire dans un ordinateur est la capacité de restituer une séquence d'impulsions électriques telle qu'elle a été enregistrée. Mais lorsque nous nous souvenons d'un repas ou d'une symphonie, nous savons bien que nous ne les restituons pas. Le traitement que nous faisons subir au repas et à la symphonie est beaucoup plus complexe. Cette confusion peut avoir des conséquences culturelles et politiques graves. En effet, si vraiment la mémoire se trouve dans les banques de données, il n'est plus besoin de l'avoir dans la tête, ni de se fatiguer à apprendre et à retenir des informations qui sont si facilement accessibles et régulièrement mises à jour dans des systèmes de documentation automatique. On ira chercher l'information « quand on en aura besoin ». Ce type de raisonnement est sous-tendu par une conception strictement opérationnelle de l'information qui oublie que l'information, la mémoire, nous constituent aussi et que ce ne sont pas seulement des choses séparées dont nous nous servons.

Que signifierait faire gérer une part croissante de mémoires collectives et individuelles par les systèmes informatiques ? D'abord une perte de mémoire. La banque de données d'un système d'information en temps réel a ceci de très particulier pour une « mémoire » qu'elle fuit le passé comme la peste. Elle lutte de toutes ses forces contre la rémanence de l'information. Elle se veut une surface d'inscription parfaitement effaçable. Ceux qui gèrent les banques de données sont obsédés par l'obsolescence de l'information. L'effort principal porte sur la mise à jour. L'information récente chasse l'information périmée. La donnée trop ancienne a aussi peu d'intérêt que le journal de la veille. Opérationnelles avant tout, la conservation du passé n'est que le dernier souci des banques de données. Il s'agit d'avoir accès instantanément aux informations fraîches, écloses, dispersées dans le monde à partir d'un seul terminal. Participer à l'universel à partir du local, connecter dans l'espace bien plus que dans le temps. Oublier le passé, effacer toutes les traces, dissoudre les lieux dans un réseau mondial.

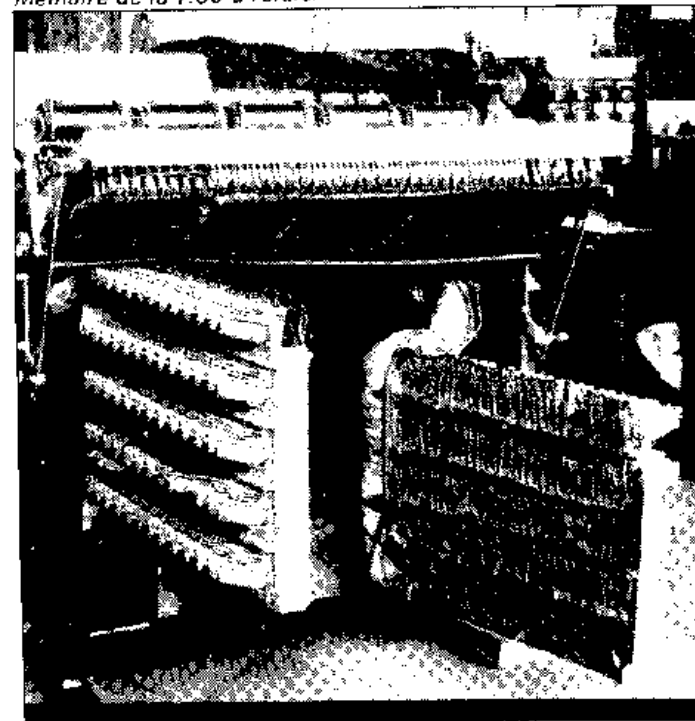
Les traces ont été effacées parce que les données des banques ont subi un traitement complexe visant à leur

faire perdre tout ce qui était en mémoire en elles : traces des origines, particularités témoins de leur histoire. Du gisement informationnel à son gel dans un système de documentation automatique, le renseignement a été parfaitement poli, normalisé, intégré. En écoutant la discussion entre Smith, le héros de 1984 et Syme, le spécialiste du Novlangue, on est irrésistiblement amené à comparer celui-ci avec les langages documentaires utilisés, dans les banques de données : suppression des imprécisions et des nuances inutiles, délimitation rigoureuse du sens des mots, réduction du lexique, etc. L'objectif du parti est de restreindre les limites de la pensée, l'objectif des langages documentaires est d'optimiser l'utilisation des capacités mémoires du système, de veiller à sa cohérence logique, de rendre ainsi possible un traitement automatisé des informations, etc. Nous voyons bien que les buts sont différents, malheureusement les moyens sont exactement les mêmes. Il faut toutefois remarquer que nous n'utilisons les langages documentaires ou autres langages codés et monosémiques que dans le dialogue avec les systèmes informatiques et non avec d'autres êtres humains. Mais le système informatique n'est-il pas un médium avec lequel nous dialoguons finalement avec ceux qui ont construit et gèrent le système ?

1984 n'est pas 1984, du moins pas en France. L'informatique ne porte par le totalitarisme « comme la nuée porte l'orage ». Informatique et totalitarisme ont cependant poussé dans ce même terreau du vingtième siècle, le siècle si riche d'Auschwitz et d'Hiroshima, le siècle des technologies de pointe et de la famine. Pour cette raison, un cousinage entre cette technique et ce régime politique ne sont pas à écarter, des effets d'entraînement mutuel, des synergies comme ont dit maintenant, seraient même très probables. J'ai tenté de souligner ici un aspect qui me semblait négligé de l'analogie entre les deux phénomènes : la manipulation des mémoires, leur dissolution, l'effet d'oubli.

Pierre Levy
(mars 1984)

Mémoire de la T.50 à relais.



LES NOVLANGUES DE L'INFORMATIQUE

Les langages de l'informatique procèdent par « mise à plat séquentielle » (1) du problème à traiter : c'est à eux que l'on fait appel pour écrire l'algorithme, c'est-à-dire le cheminement, les suites d'opérations qui conduisent à la solution, choisie pour le problème considéré. Ils procèdent donc par réduction sémantique, par rapport au langage humain complexe :

- *chacun de ces langages n'a qu'un champ restreint d'application. Il est clos, non-extensible ;*

- *l'algorithme ne retient qu'une solution, même s'il en existe d'autres, lesquelles sont exclues par définition. La solution retenue doit être traductible dans le langage conventionnel employé, et ce langage influence donc le choix de la solution ;*

- *si l'on achète dans le commerce un programme tout fait ("logiciel"), il faut faire rentrer le problème dans ce logiciel, c'est-à-dire plier la réalité au langage utilisé par ce logiciel ;*

- *plus généralement, les langages informatiques ne retiennent qu'un seul terme pour chaque sens, un seul sens pour chaque terme. Ils procèdent par codage strict, ils éliminent l'allusion, l'association d'idées, la contradiction, le conflit, le subjectif.*

Quelles similitudes existent entre ces langages informatiques et la novlangue orwelienne ?

Tout comme la novlangue de 1984, les novlangues de l'ordinateur sont inséparables des contraintes imposées par les appareils technico-sociaux qui les ont créées et qui les utilisent : dans un cas, le Parti et l'Angsoc, dans l'autre, les secteurs informatisés de la vie sociale et leurs médiateurs informatiques. Les unes et les autres novlangues permettent ainsi à ces appareils technico-sociaux d'exercer leur contrôle sur les activités humaines qui dépendent d'eux. "Les langues et les mots ne sont pas idéologiquement neutres". (1984, appendice). Dans le cas de l'Angsoc, la novlangue n'existe que dans ce seul but. Dans le cas des langages informatiques, c'est plutôt au stade de leur mise en œuvre à travers les algorithmes, qu'ils exercent ce pouvoir, puisque l'ordinateur permet de mémoriser activement l'organisation et la représentation du pouvoir : ainsi les banques de données, les modèles macro-économiques.

Les novlangues de l'informatique rendent-elles « impossible » toute autre forme de pensée, ce qui était la définition de la novlangue orwelienne ? Elles tendent au moins à créer des automatismes qui dispensent de toute réflexion personnelle ; le technocrate est convaincu que l'on peut appliquer directement aux hommes les recettes qui conviennent pour les choses...

Autre originalité de la novlangue de 1984 : elle essayait de « boucler » réciproquement la composante logico-descriptive du langage et sa composante affective. La maîtrise du sens, dans l'Angsoc, confère le contrôle de l'identité et celui de l'affectivité : il faut non seulement s'aligner sur Big Brother, mais l'aimer. Certes, les novlangues de l'informatique ne « traitent » pas l'affectivité ; elles l'écartent et l'ignorent, au lieu de l'incorporer au contrôle socio-politique. Au moins, en apparence, elles s'éloignent donc de 1984. Mais l'affectif ne réapparaît-il pas dans le discours de légitimation technico-scientifique de l'ordinateur et dans la relation de dépendance qui s'établit déjà entre la machine, et ses utilisateurs les plus zélés.

Guy Lacroix

1) E. Rohde : Le déli moderne, Editions Le genre humain, 1984